

filles dans le jardin du presbytère, et forma le projet de l'enlever. Elle s'approche donc, lui fait signe de la suivre, et, la prenant par la main, disparaît avec elle.

De retour chez lui, le prêtre aperçoit bien la valise sur laquelle est écrit le nom de l'orpheline. Mais, l'orpheline, où est-elle ? vers quels lieux cette femme a-t-elle dirigé ses pas ? Il l'ignore, et personne ne peut le lui apprendre. Il fait faire de nombreuses recherches ; tout est inutile : sa petite protégée ne reparait pas.

Plusieurs années se passèrent.

Le prêtre avait été transféré à Saint-Raymond ; mais souvent sa pensée se reportait vers les campagnes qui avaient eu les prémices de son zèle, et il éprouvait un serrement de cœur chaque fois qu'il songeait à la pauvre enfant qu'on lui avait ravie.

Dieu lui ménageait cependant une grande consolation. Un jour, il reçoit une lettre de Saint-Antoine de Tilly, et la seule vue de la signature lui fait verser une larme d'attendrissement.

L'orpheline vivait encore . . . et c'était elle-même qui lui écrivait, pour lui dire sa reconnaissance, lui parler de ses malheurs, et lui demander des renseignements sur sa mère qu'elle n'avait jamais revue, hélas ! depuis ses premières années.

Comment dire la joie du bon prêtre ? Il avait hâte de voir cette enfant dont il avait autrefois promis d'être l'ami tutélaire, de lui entendre raconter sa vie, de la bénir.